

Le Seuil : sortir d'une unité psychiatrique

Photos et récit : Frank Preiswerk

Une immersion photographique

A l'automne 2010, durant un mois, j'accompagne Madame G. et Monsieur R., deux passagers sur le départ après une longue escale à l'hôpital psychiatrique de Belle-Idée, à Genève. La mise en perspective du cheminement vers la sortie, peu documenté, est au cœur du diptyque photographique proposé.

Madame G. a 74 ans. Elle a connu l'hôpital psychiatrique à plusieurs reprises ainsi que diverses structures ambulatoires. Elle a été admise il y a quatre mois, contre sa volonté. Sa sortie, qu'elle attend avec impatience, est imminente.

Monsieur R., 54 ans, a passé presque une année sur le site de Belle-Idée. Il ne semble pas pressé de partir car il peine à dessiner les contours d'un avenir prometteur. Et pour cause, il a perdu son emploi et n'a plus de logement.

Se préparer à la sortie

Etre admis à l'hôpital psychiatrique est parfois une solution de dernier recours quand la vie pèse trop lourd, quand une personne est submergée par la « crise », selon le terme consacré. Retrouver une certaine confiance, recoller un tant soit peu les morceaux, cela peut prendre des mois, voire au-delà.

A la clinique, l'être en détresse est délesté de la charge de son quotidien. Ici, l'existence est faite d'écoute et d'attentions de la part du personnel, d'entretiens pour évaluer l'impact des médicaments, de tentatives de mettre des mots sur ce qui ne va pas, d'activités diverses dites « thérapeutiques », d'ennui, de rires aussi. Malgré une vie en commun contraignante, une intimité très relative, la rudesse des lieux, l'hôpital donne refuge, un répit pour reprendre son souffle.

Mais un jour, la crise jugulée, le résident au long cours doit inéluctablement envisager le départ. L'épilogue d'une hospitalisation n'est pas une mince affaire. Il ne suffit pas de plier bagage. La sortie fait peur, même si elle est souhaitée avec force. Le choc avec l'ailleurs peut être brutal, déstabilisant et

ainsi mettre en danger tout le travail de remise sur pied qui a été accompli. La dépendance au lieu est parfois tenace. A l'horizon, les perspectives ne sont pas toujours très réjouissantes. Il faudra aussi compter avec le regard des autres.

Une « préparation à la sortie » est donc entamée. Cela commence par des discussions : que faut-il mettre en place pour le logement, la vie professionnelle, l'accompagnement psychologique et médical ? Le patient va devoir ensuite franchir le seuil de l'unité pour passer du temps à domicile, quelques heures, une nuit puis des week-end entiers, pour s'acclimater à ce qui l'attend. Des entretiens ponctuent ces essais de sortie. L'équipe soignante tente de comprendre ce qui est vécu dehors. Non sans ambivalence, car elle est tiraillée entre l'impératif de protéger les êtres et la nécessité qu'ils reprennent les commandes de leur vie, tant bien que mal. Pour certains, c'est souvent la première fois qu'ils sortent depuis des mois. Le défi est de taille, il peut être vertigineux. Retrouver son monde, même brièvement, vient rappeler tout ce qu'il va falloir braver.

Le but de ces « congés » - c'est ainsi qu'on les désigne - est de jauger si la personne est à même de se débrouiller seule. Faire ses courses, concocter un repas, prendre ses médicaments selon la prescription, entretenir son logis et soi-même, affronter la solitude : c'est le degré d'« autonomie » qui est au centre de toutes les préoccupations.

Les résidents sont encouragés à recouvrer leur indépendance, mais pas complètement. L'institution ne se sépare pas de ses patients sans s'entourer de précautions, surtout après de longs séjours. Un suivi est généralement mis en place en ambulatoire pour poursuivre les soins ou réagir aux premiers signes de détresse. Les suivis sont idéalement négociés avec les personnes, mais parfois imposés.

Ce processus de sortie et ses méandres racontent l'hôpital psychiatrique d'aujourd'hui, tel qu'il se perçoit, tel qu'il aimerait s'affirmer contre l'asile d'antan. Il ne faut pas s'y éterniser, même s'il faut donner du temps au temps. L'unité doit rester un lieu de transit pour éviter que la halte soit « désocialisante », en langage psychiatrique. Le bon timing est crucial : envisager le départ trop tôt, c'est risquer une rechute rapide et redoutée, mais trop tard, c'est devoir surmonter, péniblement, l'accoutumance au lieu.

Des photos avant le film

(Cornelia Hummel, productrice – Frank Preiswerk, réalisateur)

Cette exploration photographique a précédé la réalisation du film documentaire « Le Seuil. Sortir d'une unité psychiatrique », qui porte sur la même thématique.

Après avoir obtenu l'accord de l'institution (HUG) pour la réalisation du film, le temps était aux repérages pour enrichir et mettre à l'épreuve le canevas du film. Il s'agissait alors de s'immerger dans le quotidien de l'hôpital, d'entrer en dialogue avec le personnel et des patients et d'assister à la sortie de certains pour en saisir le déroulement concret.

Faut-il le préciser, entrer dans un hôpital psychiatrique ne se fait pas à la légère. La direction nous a fait savoir qu'il était impossible de sillonner les unités, en simple spectateur, pour glaner des observations afin d'alimenter notre réflexion. En effet, toute intrusion étrangère est, ici, très perturbatrice. Nous ne pouvions justifier notre présence sur la seule base d'un hypothétique documentaire à venir.

Nous avons alors saisi une occasion inespérée, celle offerte par la Revue suisse d'ethnologie «Tsantsa» qui préparait un numéro sur le thème «Entrer et sortir des institutions». Notre idée: proposer une contribution particulière, constituée d'un dialogue entre photos et texte qui donne à voir le processus de sortie d'une unité psychiatrique. La revue a accepté notre ébauche.

Sur la base de ce projet d'article, la direction a accepté de cautionner notre présence dans les unités, munis d'un appareil photo et d'un enregistreur audio. Nous avons désormais une raison très concrète de nous y trouver. Cela permettait à chacun (patients, familles, personnels) de nous situer clairement.

Durant cette plongée d'un mois, avec le consentement explicite des patients et des soignants, nous avons pu prendre des photos et faire des enregistrements sonores sans que cela ne provoque trop de remous. De là est né l'article paru dans la revue « Tsantsa ».¹

¹ Preiswerk, Frank, Hummel, Cornelia (2011), «Le seuil. Sortir d'une unité psychiatrique», TSANTSA - Revue de la société suisse d'ethnologie, n°16, pp. 100-117.

Cette aventure photographique a été le véritable creuset de notre projet de film.

Nous avons des interrogations sur la sortie, ses enjeux, ses ressorts, les tensions qu'elle suscite, sans en connaître le déroulement précis ni son potentiel narratif.

En se frottant à la vie des unités, nous avons pu clarifier la trame et la tonalité du film à venir. Cette incursion a permis d'affiner la nature de notre regard, par touches successives, au gré des événements, utilisant la photographie comme «laboratoire» et source d'inspiration précieuse pour le film.

Dans l'article cité, il ne nous a pas été possible de tirer pleinement profit d'une telle entreprise photographique. De nombreuses photos ont dû être écartées, faute d'espace. Elles ont trouvé leur place dans l'exposition. En complément du film, la photo permet de déployer un autre regard sur le moment où est franchi le seuil de l'hôpital.

www.imagiadiff.ch/leseuil

www.facebook.com/filmleseuil